

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Oé
Le privilège de la folie

Yvon Rivard

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1986). Oé : le privilège de la folie. *Liberté*, 28(5), 4–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

YVON RIVARD

OÉ**Le privilège de la folie**

*C'est à l'homme seul qu'il est donné de se penser.
C'est ce qui fait qu'il a, pour ainsi dire, le privi-
lège de la folie.*

Hegel

Tous les quatre ou cinq ans, je tombe sur un livre qui m'assomme, au sens où Kafka disait que les grands livres sont ceux qui vous assènent des coups de massue. C'est ainsi que j'ai survécu notamment aux *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, aux *Frères Karamazov*, à *La mort de Virgile* et à *Berlin Alexanderplatz*. Tous ces coups ne m'atteignent pas nécessairement au même endroit, mais ils ont tous à peu près la même force: après leur lecture, il ne m'est plus possible de penser, de voir, d'écrire tout à fait de la même manière. Quand cela se produit, je mets habituellement quelques années à comprendre ce qui m'a frappé. J'hésite donc à parler de ma dernière bienheureuse catastrophe qui est encore toute récente, d'autant plus qu'il s'agit de le faire dans un numéro consacré à des auteurs plus ou moins méconnus. Je n'ai pas la prétention d'être la première victime du roman *Le jeu du siècle* (Gallimard, 1985) puisque déjà dans les années 60 Mishima disait de son auteur, Kenzaburô Oé, qu'il était au sommet de la littérature japonaise contemporaine. Mais connus ou non, femmes ou livres, lorsque cela frappe, coups de foudre ou coups de massue, c'est toujours la première fois.

«Si un homme survit à l'énoncé de sa vérité, sans être tué, sans se tuer, sans devenir un être abominable, hors de toute norme, c'est que sa vérité est sans rapport avec celle à laquelle je pense et qui ressemble à une bombe sur le point d'exploser».

Publié en 1967 (Oé n'a alors que 32 ans!), *Le jeu du siècle* raconte l'histoire de deux frères qui se retrouvent à Tokyo en 1960. Mitsu, l'aîné, vient d'apprendre le suicide de son meilleur ami, ce qui ajoute à la douleur et à la culpabilité d'avoir abandonné en clinique son fils idiot, peu de temps après sa naissance. Taka est un jeune militant de gauche qui rentre d'un voyage aux Etats-Unis sans avoir réussi à expier et à se convertir comme l'ont fait la plupart de ses anciens camarades. Tous deux décident de retourner quelque temps dans le village dont leur famille est originaire pour faire le point et peut-être recommencer une nouvelle vie. Car, c'est bien connu, on ne peut recommencer sa vie ni y mettre un terme sans d'abord lire, comme Igitur enfant, son devoir à ses ancêtres. C'est ce que feront les deux protagonistes, consciemment ou non.

En effet, cent ans auparavant, leur arrière-grand-père et son frère avaient participé à la révolte des paysans qui avait secoué ce petit village. Quel avait été le rôle de chacun dans ces événements dramatiques? Qui avait eu raison: l'arrière-grand-père, qui était du côté des oppresseurs, ou son frère qui était à la tête des rebelles? Tel est, en gros, ce que Mitsu et Taka veulent savoir, en interrogeant textes, chroniques et documents mais surtout en forçant l'histoire à se répéter. Taka évidemment idéalise la figure de son ancêtre rebelle alors que Mitsu, affectivement et intellectuellement plus proche de son arrière-grand-père, démystifie implacablement ce pseudo héros qui se serait enfui du pays pendant que ses compagnons se faisaient massacrer. On assiste donc à l'affrontement des deux frères, à la confrontation de deux visions totalement différentes: l'une romantique, irrationnelle et suicidaire, l'autre classique, critique et raisonnable. Les discussions sont

nombreuses, mais très tôt ce sont les actes qui parlent.

Taka, qui s'identifie de plus en plus à son idole, va à son tour soulever les paysans contre le propriétaire du supermarché. Mitsu, fidèle à son scepticisme humanitaire et tolérant, observe tout cela et profite de son statut de narrateur pour nous imposer son point de vue. Il essaie de nous convaincre que la lucidité consiste à se détourner de la folie individuelle ou collective, que la meilleure façon d'éviter le pire, c'est de cesser d'imaginer «de manière irresponsable qu'une force invisible pourra tout changer». Et nous lui donnons volontiers raison jusqu'à ce que nous découvriions à la fin que l'égarement de Taka était sa vérité et que cette vérité était aussi celle de la révolte de 1860.

La folie de Taka n'a pas raison contre la sagesse de Mitsu, mais elle oblige ce dernier à reconnaître que certains êtres ne peuvent trouver leur unité que dans la mort, qu'ils ne peuvent venir à bout de leur enfer qu'en s'y enfonçant. Quant à ceux «qui n'ont pas voulu laisser naître en eux-mêmes ce *quelque chose* qui exigerait un saut discontinu», il ne leur reste plus qu'à espérer que le sacrifice de leur double leur permette de «survivre en paix dans une vie réelle, opaque, incertaine, ambiguë». Autrement dit, ceux qui n'ont pu ou voulu faire le saut devront vivre et mourir plus longtemps. Et cela, survivre à sa propre folie, exige aussi une certaine forme de courage.

Le premier mérite de ce livre, c'est qu'il ébranle le pouvoir tyrannique que la conscience exerce sur cette moitié de nous-même que nous identifions à des forces de mort. Car c'est de cela qu'il s'agit, comme dans toutes les histoires fictives ou réelles où deux frères, deux amis, deux amants ne se retrouvent qu'après s'être engagés dans des voies opposées: celui qui maîtrise le langage, le jour, la vie condamne celui qui les gaspille au nom d'une autre vérité hasardeuse, fugitive, innommable jusqu'à ce qu'il découvre qu'il vit, voit et parle en vertu même de ce qu'il nie. Dès lors s'estompent les frontières artificielles entre raison et déraison et s'inversent les rôles habituellement

attribués à l'une et à l'autre. L'aveugle n'est pas toujours celui qu'on pense.

C'est ainsi que Mitsu, qui a perdu l'œil gauche à la suite d'un accident, se rend compte que cet œil perdu lui est essentiel:

Cependant, j'ai attribué un autre rôle à cet œil sans lumière. J'ai comparé cet œil privé de fonction à un œil qui s'ouvre sur les ténèbres intérieures au cerveau. Il voit toujours ses ténèbres remplies de sang, plus chaudes que la température ordinaire. J'ai ainsi engagé un garde forestier dans ma nuit intérieure pour m'imposer l'exercice de m'observer moi-même.

Quelques semaines plus tard, ce garde forestier ne sera plus une métaphore: Taka, en mourant, sera cet œil sans lumière sans lequel Mitsu ne pourrait continuer de danser au-dessus de ses propres ténèbres. L'œil gauche guide l'œil droit, la folie de l'un est la sagesse de l'autre.

Ce qui distingue *Le jeu du siècle* de la plupart des romans que j'ai lus au cours des dernières années, c'est sa dimension tragique. Nous sommes tellement habitués aux anti-héros, aux transgressions narratives et au plaisir du texte que nous en venons à oublier qu'Oédipe est encore parmi nous, que notre destin, comme celui de tout livre, est de combattre «cet antique ennemi qui me divisa en ténèbres et en temps créés» (Mallarmé). S'il est vrai, comme le dit Taka, que «les écrivains bernent les autres jusqu'au bout en respectant un cadre de fiction», c'est déjà beaucoup d'en découvrir un qui «feint de plonger dans les ténèbres en clamant: tu veux que je te dise la vérité?»